

## **IL Y A 150 ANS... LA TRISTE ÉPOPÉE DE LA LÉGION BELGE AU MEXIQUE. HISTOIRE ET FICTION**

**André Bénit**

*Universidad Autónoma de Madrid*

andre.benit@uam.es

*RÉSUMÉ : En mars 1864, un appel est lancé dans la presse belge afin de recruter quelque 2000 hommes pour la future légion belge au Mexique. Le premier contingent partira de Saint-Nazaire à destination de Veracruz à la mi-octobre. En principe, ces volontaires étaient destinés à former une garde autour de leur compatriote l'impératrice Charlotte de Belgique. Mais c'était sans compter sur l'ambition de leur commandant, le colonel Alfred Van der Smissen, incapable de se contenter d'un rôle secondaire. Sur place, les rivalités et les différends entre le maréchal Bazaine, commandant des troupes françaises, et les états-majors étrangers éclatent rapidement au grand jour. La situation militaire du Second Empire mexicain ne cesse de se détériorer, d'autant plus que l'empereur Maximilien de Habsbourg fait preuve d'une inquiétante passivité. Dans cette étude, nous nous proposons d'examiner comment les romanciers français et belges se sont fait l'écho de cette bien triste aventure.*

*MOTS CLÉS : littérature, Belgique, Mexique, légion, Charlotte, Van der Smissen.*

## **HACE 150 AÑOS... LA TRISTE EPOPEYA DE LA LEGIÓN BELGA EN MÉXICO. HISTORIA Y FICCIÓN**

*RESUMEN: En marzo de 1864, las autoridades belgas publican en la prensa un llamamiento con el fin de reclutar a unos 2000 hombres para la futura legión belga en México. El primer contingente saldrá de Saint-Nazaire con destino a Veracruz a mediados de octubre. Se supone que estos voluntarios fueron contratados para formar una guardia alrededor de su compatriota la emperatriz Carlota de Bélgica, pero su comandante, el ambicioso coronel Alfred Van der Smissen, no estaba dispuesto a conformarse con un papel secundario. En México, las rivalidades y los desacuerdos entre el mariscal Bazaine, comandante de las tropas francesas, y los oficiales de las tropas extranjeras son más que patentes desde el principio. La situación militar del IIº Imperio mexicano se deteriora irremediabilmente ante la inquietante pasividad del emperador Maximiliano de Habsburgo. En este estudio, examinamos cómo los novelistas franceses y belgas relataron esta triste aventura.*

*PALABRAS CLAVE: literatura, Bélgica, México, legión, Carlota, Van der Smissen.*

Recibido: 22/03/2015. Aceptado: 28/07/2015

## 1. Introduction

En dépit de sa brièveté, le Second Empire mexicain n'en continue pas moins, cent cinquante ans après sa proclamation, de passionner les historiens tant au Mexique qu'en Europe, et dans la foulée, de susciter un intérêt renouvelé chez plusieurs romanciers. Parmi les épisodes qui marquèrent de leur empreinte le règne plutôt chaotique de Maximilien de Habsbourg et de Charlotte de Belgique, certains, moins analysés par le passé, semblent depuis quelques années éveiller de façon particulière l'attention des spécialistes de cette période de l'histoire du Mexique. Tel est le cas de l'épopée des légionnaires belges, laquelle a fait l'objet de recherches récentes de la part de l'historienne mexicaine Ángela Moyano Pahissa (*Los belgas de Carlota. La expedición belga al imperio de Maximiliano*, 2011)<sup>1</sup> et des historiens Alain Arcq et Philippe Gaillard (*La légion belge au Mexique. D'Audenarde à Mexico (I)*, 2012 ; *De Mexico à Anvers (II)*, 2013).

Dans la présente étude, nous nous proposons d'examiner, tout en nous référant de temps à autre aux faits historiques eux-mêmes, comment cette bien triste aventure fut relatée par les romanciers français et belges. Ce faisant, nous aurons l'occasion d'observer que certains des historiens professionnels qui se sont penchés sur l'histoire du Second Empire mexicain n'ont pu éviter de se laisser entraîner par le côté romanesque de certains événements.

« Si vous voulez du roman, lisez de l'Histoire ! » Assurément, la célèbre phrase attribuée à François Guizot s'applique parfaitement aux événements ici relatés. En octobre 1867, quatre mois après l'exécution de l'empereur Maximilien à Queretaro, l'académicien et homme politique français n'écrivait-il aussi pas qu'« à part la politique, je ne sais pas dans l'histoire d'aventure personnelle plus tragique que celle de cette princesse que j'ai vue si jeune et si belle au château de Laeken et que le Roi son père regardait comme si distinguée et si capable des plus grands succès... » (cité par Paoli 2008: 7) ?

Les références au caractère tragico-romanesque du Second Empire du Mexique, et tout spécialement de la destinée de Charlotte, abondent. Contentons-nous d'en citer deux. D'une part, dans la préface à son *Maximilien et Charlotte du Mexique. La tragédie de l'ambition* (2002), l'historien belgo-français André Castelot n'avoue-t-il pas que ce qui l'a poussé à « écrire cette tragédie », c'est aussi

---

1. Dans son Prologue, Ángela Moyano Pahissa signale que cette expédition n'est qu'à peine mentionnée dans quelques livres d'histoire mexicaine : « De la expedición belga al Imperio de Maximiliano y Carlota hay poca mención en la historiografía mexicana » (2011: XIII).

son « amour du théâtre » (2002: 5) ? D'autre part, au début de son récit *L'épopée des Habsbourg. Charlotte, l'Impératrice fantôme* (1937), le romancier belge Robert Goffin écrit avec force lyrisme et passion :

Je sais qu'à travers l'amour et la douleur et l'orgueil, Charlotte, la fiancée de l'impossible, l'héroïne lumineuse va s'enfermer à double tour dans le plus extraordinaire roman qu'ait pu imaginer l'esprit humain. [...]

Roman impitoyable et tragique de créatures extraordinaires par le sang et par le cœur, récit invraisemblable où chaque personnage traîne derrière lui la comète éblouissante de sa dynastie et de ses Etats ; cocktail épouvantable où le contenant réagit sur le contenu, l'empereur sur son peuple, le décor sur les acteurs. Ou plutôt, théâtre impossible où les décors eux-mêmes sont des acteurs, où comme dans les fabliaux du moyen âge des entités entrent en scène pour se mêler aux hommes. Et derrière cette mascarade jamais vue, la toile du fond du Mexique comme un mirage incandescent, comme un Eldorado plus grand que nature (1937: 9-10).

## 2. De l'histoire au roman

Au camp militaire de Beverloo, dans le Limbourg belge, ainsi qu'à Audenarde<sup>2</sup>, en Flandre occidentale, se dressent deux monuments en hommage aux volontaires belges morts au Mexique. Œuvre du sculpteur bruxellois Guillaume Geefs, le second fut érigé dès octobre 1867, deux ans et demi après l'anéantissement du régiment Impératrice-Charlotte à la bataille de Tacambaro, en avril 1865, considérée par les historiens comme le *Camerone belge*<sup>3</sup>.

A Beverloo, dans une des avenues du camp, on voit une stèle élevée à la mémoire des légionnaires tombés au Mexique. Le monument est entouré de sapins funèbres. Sur son socle, un aigle de bronze déploie ses ailes et mord un serpent. La réunion de ces emblèmes blesse l'œil et ne répond point à l'habituelle noblesse des figures héraldiques. On dirait qu'ils symbolisent l'âme d'un peuple pervers (Van Offel 1932: 7).

En ouverture à sa *Passion mexicaine* (1932), Horace Van Offel (1876-1944) relate qu'étant soldat au camp de Beverloo, il s'arrêtait souvent devant ce monument pour en lire les noms obscurs, gravés dans la pierre. L'idée lui vint alors

---

2. Le bureau de recrutement et d'incorporation des volontaires fut installé à Audenarde, « ville de province d'importance moyenne et qui comportait des casernes » (Duchesne 1987: 65).

3. La Légion étrangère française y subit une sanglante défaite le 30 avril 1863 (Dalemans 2013: 52-53). Par ailleurs, un certain Georges Melotte a écrit *A Tacamburo. Poème sur le combat soutenu par la Légion Belge au Mexique le 11 Avril 1865* (malheureusement introuvable).

d'écrire un récit à la mémoire de ces soldats oubliés, d'autant qu'il lui était aisé de recueillir des témoignages de première main, puisqu'il y avait là, parmi ses officiers et vieux sergents, d'anciens « Mexicains » :

C'étaient, pour la plupart, des têtes brûlées, des hommes à longue barbe et à petite cervelle. A Tacambaro, à Loma, à Morelia, dans le Michoacan et jusqu'aux rives du *Rio del Norte*, ils se firent décimer bravement, mais sans profit pour personne. Leur stratégie se bornait à l'embuscade et à l'assaut à la baïonnette. (1932: 8)

Bien des années plus tard, Van Offel trouva des souvenirs du Mexique au Musée de l'Armée, dont les premières collections furent exposées en 1912. Parmi ceux-ci, un buste de l'impératrice Charlotte, un daguerréotype de Bazaine, la photographie de l'empereur couché dans son cercueil... Il se procura les ouvrages de ses devanciers, dont beaucoup le déçurent car « comme tous les sujets tirés de l'Histoire, l'expédition du Mexique a donné un ouvrage original pour cent copies. Les derniers auteurs répètent les premiers et ceux-ci sont souvent aveuglés par les mirages et les partis pris de la politique » (1932: 9). Chez les bouquinistes bruxellois, il mit la main sur quelques livres rares, tels les souvenirs du lieutenant Emile Walton, des capitaines Arsène de Schrynmakers et Maxime Loiseau, du général Manuel Ramirez de Arellano<sup>4</sup>,... La façon d'utiliser ces documents restant confuse dans son esprit et bien qu'ayant déjà noirci quelques centaines de pages, il décida de renoncer à son projet.

C'est alors, poursuit notre romancier, qu'il fit la connaissance du général Daniel l'Écuyer d'Alain, ancien combattant au Mexique, qui lui demanda s'il n'avait jamais pensé à écrire un ouvrage sur cette campagne. A Van Offel qui lui raconte ses recherches et déboires, le vieux général de 87 ans confie, de façon assez sibylline, qu'il a lui-même composé autrefois un récit, jamais achevé, « pour me justifier, auprès d'une personne qui m'était chère » (11). Après quelques rencontres, il lui remet un gros cahier :

– Voici l'histoire, dit-il. Emportez et lisez. Si ces pages vous plaisent, servez-vous-en. Mais, sur l'honneur, je vous recommande de ne rien dire, dans l'ouvrage que vous en tirerez, qui puisse offenser la mémoire de l'Impératrice Charlotte. De son

---

4. « Quelques-uns de ces officiers ont rédigé, parfois fort tard, des récits de leur campagne au service de Maximilien et de Charlotte. Voilà qui constitue une série de témoignages à traiter avec prudence au service d'une vérité parfois fort difficile à établir en ce qui concerne l'empire du Mexique » (Duchesne 1987: 67).

vivant, elle a connu toutes les trahisons ; moi-même, son ami d'enfance, son frère d'élection, j'ai péché contre elle. C'est assez (1932: 12).

Dépositaire du manuscrit, Van Offel signale qu'il n'y a introduit que les changements indispensables à la clarté du récit. C'est donc le texte des Mémoires – fictives, cela va sans dire –, du soi-disant général Daniel l'Écuyer d'Alain que le lecteur est invité à découvrir.

Orphelin de mère à sa naissance en 1838, le jeune Daniel grandit aux côtés des enfants du roi Léopold I<sup>er</sup> et partagea leurs jeux jusqu'au décès de la reine Louise-Marie en octobre 1850. Au sortir de l'École militaire en 1858, il est nommé officier d'ordonnance par son « frère » Philippe, le comte de Flandre ; c'est ainsi, dit-il, qu'il se retrouva brusquement à son point de départ, « au château de Laeken, encore hanté par le fantôme de Charlotte » (1932: 31).

A la mi-avril 1864, Maximilien et Charlotte rejoignent l'Empire du Mexique dont ils seront les souverains éphémères jusqu'en 1867. Dès le moment où la Belgique entreprend de recruter un corps de volontaires destiné à servir de garde d'honneur à l'impératrice, Daniel songe à s'y engager ; mais Philippe, qui pressent que l'aventure où s'est engagée sa sœur tournera au vinaigre, lui propose de partir en mission secrète auprès de celle-ci. Fin 1864, Daniel embarque donc à Saint-Nazaire à destination de Veracruz.

Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'évoquer la passion interdite qu'éprouvèrent l'un pour l'autre les deux amis d'enfance, mais bien de nous centrer sur le sujet qui nous occupe.

Quelques jours après avoir débarqué au Mexique, Daniel fait la connaissance de Maximilien qui lui parle avec enthousiasme de la venue prochaine des troupes autrichiennes et belges. Un mois après son arrivée à Mexico, il part à la rencontre des premiers légionnaires belges auxquels la garnison française a fait bon accueil :

Ils entrèrent dans la ville, fanfares en tête, enseignes déployées, derrière leurs beaux tambours-majors. J'accompagnais l'Empereur qui les passa en revue. C'était comme une fête bruxelloise, sous le soleil éblouissant des tropiques, tant les bonnes faces rougeaudes, les uniformes<sup>5</sup> me rappelaient les chasseurs de

---

5. Dans son roman *Charlotte, Impératrice du Mexique* (1966), Patrick Saint-Lambert (de son vrai nom, Thérèse De Longueville) indique que, fiers de leur bel uniforme, les volontaires le mirent en chanson : *Habit de mousquetaire, / Culotte à la zouzou, / Guêtres et molletières, / Cravate bleue au cou, / Chapeau muni de plumes, / Baïonnette flamboyante, / Voilà tout le costume / De notre armée vaillante !* (67-68).

Chasteleer<sup>6</sup>, avec leurs guêtres blanches, leurs tuniques à brandebourgs et leurs chapeaux ronds à plumes de coq. Rien n’y manquait, ni la couleur, ni l’humeur joviale, ni le goût du faste, dans les galons des officiers, la tenue des cantinières<sup>7</sup>, la tache rubénienne du drapeau rouge, jaune, noir, avec un lion d’or dressé sur la hampe. Mexico prit un air de kermesse flamande (1932: 117-118).

Rapidement, le bruit court que la légion belge partira bientôt pour le Michoacan, avec une colonne française, afin de combattre les trois à quatre mille hommes commandés par les généraux Arteaga, Régules et Riva Palacio, sans compter la *cuadrilla* de Ugalde, qui mettent la région à feu et à sang. Le lieutenant d’Alain désire prendre part à la campagne, « mais à quel titre ? Il ne me plaisait qu’à moitié d’être en sous-ordre, d’autant que le baron Van der Smissen, commandant nos troupes, ne m’inspirait qu’une médiocre confiance. Il avait la réputation d’être un bravache et une tête de linotte » (1932: 124-125). Aussi, ne soupçonnant « encore rien du drame qui, en marge des drames de la révolution et de la conquête, se jouait à la cour même » (1932: 129), se rend-il à Cuernavaca pour y proposer à Maximilien –contrarié d’avoir reçu des fiers-à-bras, tel le colonel Alfred Van der Smissen, au lieu de véritables organisateurs –, de l’autoriser à former, instruire et diriger une troupe mexicaine : « Il me semble que le salut est là, dans une armée nationale » (1932: 130). C’est en vain qu’il tentera d’arracher la moindre promesse à l’empereur qui ne cesse de dévier la conversation vers des sujets futiles.

Ayant accepté les fonctions de capitaine-adjutant-major dans le régiment belge avec l’espoir de s’y mettre en valeur, d’Alain quitte Mexico le 6 mars 1865 à destination du Michoacan : Jalapa, Lerma, Toluca, les défilés de Médina... La description qu’il offre de ses compatriotes est plutôt positive :

Nos soldats avaient remplacé le chapeau rond par le képi à couvre-nuque, plus léger, plus commode. Ils chantaient leurs refrains habituels. C’était un spectacle inattendu de retrouver ces costumes, ces visages, ces allures, ces chants familiers transportés du Brabant natal en plein paysage d’Afrique : car c’était bien l’Afrique, le Sahara, que rappelaient ce soleil de feu et ces arides savanes (1932: 142-143).

---

6. Bataillon de volontaires bourgeois commandés par le marquis de Chastel(e)er lors de la révolution belge de 1830.

7. Une quinzaine de cantinières furent progressivement engagées. Le plus souvent, elles suivaient un parent (mari ou frère) ; d’autres partirent dans l’espoir de faire fortune (Arcq 2012: 3-4).

Tandis que les troupiers belges, sous un ciel de plomb, franchissent « allègrement » ces grands espaces de terrains sablonneux où seuls poussent les cactus, les soldats mexicains – en réalité, des Indiens arrachés à leur village par la *leva*, un système de recrutement forcé – forment, eux, une misérable horde déguenillée emmenée par des officiers à faces de bandits.

A Zitacuaro, les troupes françaises et belges sont fractionnées en trois sous-groupes commandés par le Français de Potier et les Belges Van der Smissen et Tydgat. C'est ce dernier que suivra le lieutenant d'Alain. Le colonel de Potier, qui les passe en revue, leur parle de l'adversaire en termes méprisants : « - Ils ne savent que fuir. On peut toujours les battre dans la proportion d'un contre dix » (1932: 144). Comme le reconnaît d'Alain, bien mal leur en prit d'accepter pour argent comptant pareille fanfaronnade... En effet, tandis que le gros de leurs forces se dirige vers Patzcuaro, la colonne du major Tydgat reçoit l'ordre d'aller occuper Tacambaro, qu'elle atteint au bout de trois jours de marche infernale. La ville, muette et morne, est jonchée de dépouilles de bêtes à cornes, témoignant du passage récent d'une troupe en retraite. L'ordre d'évacuer la *hacienda* de la Loma, une forteresse qui surplombe la ville, et de se replier sur Tacambaro, un véritable piège à rats, surprend d'Alain. Selon le lieutenant français de Villebois qui se veut rassurant, sans doute cet ordre signifie-t-il que des renforts vont arriver.

Dans les pages suivantes, par le truchement du lieutenant d'Alain, Van Offel relate par le menu la bataille de Tacambaro, le 11 avril 1865, haut lieu de l'épopée des volontaires belges au Mexique, un affrontement inégal dont le bilan s'avérera très lourd : dix officiers tués, dont les lieutenants van den Bussche et de Villebois, les capitaines Delaunoy et Chazal, le major Tydgat, l'officier mexicain Nava, et la moitié de la troupe hors de combat ! Si Régules leur accorde les honneurs de la guerre, ses subalternes font preuve de moins de loyauté : l'un d'eux assassine le docteur Lejeune d'un coup de pistolet alors que l'infortuné soignait un blessé mexicain.

C'est à Huetamo que d'Alain et ses compagnons seront retenus prisonniers avant d'être envoyés aux confins du Michoacan, à Cirandaro, un village encore plus misérable. A la mi-mai, quelques bruits de révolte étant parvenus aux oreilles de Leonardo de Valdez, le chef militaire de Huetamo, les officiers sont séparés des soldats et expédiés à Santiago, de l'autre côté du Río de las Balsas. C'est là, raconte d'Alain, qu'il fera la connaissance du lieutenant Walton, lequel tenait soigneusement un journal grâce auquel il put reconstituer avec exactitude leurs itinéraires. Captifs depuis plus de trois mois, ils apprennent la victoire de Van der Smissen à la Loma de Tacambaro et l'exécution des officiers républicains vaincus :

« Voilà le style que prenait, dans les deux camps, cette vaine et inhumaine campagne du Mexique » (1932: 175).

Walton, d'Alain et d'autres prisonniers réussirent à s'évader fin octobre 1865... Ils font pitié à voir : « Il eût fallu y regarder deux fois avant de reconnaître en nous les brillants officiers de naguère. Nous étions faits comme des voleurs, avec nos sombreros, nos sandales d'écorce et nos couvertures rapiécées » (1932: 177). Au cours de leur fuite, ils rencontrent le général républicain Riva Palacio. De la conversation qu'il aura avec plusieurs officiers de l'état-major ennemi, d'Alain tirera la conclusion suivante :

Pendant cette réunion, j'observais, j'écoutais nos adversaires. Il y avait peut-être parmi eux plus de jeunesse, de foi, de générosité, de chevalerie castillane, que chez nous. Dans quel camp défendait-on la justice et le bon droit ? C'est une folie impardonnable d'aller se mêler du gouvernement d'un peuple qu'on ne connaît pas (1932: 184).

Le 5 décembre 1865, à dix lieues de Morelia, les négociations entre Riva Palacio et le maréchal français Achille Bazaine débouchent sur un échange des prisonniers.

Quelques semaines plus tard, le commandant français Lebas informe d'Alain du décès du roi Léopold I<sup>er</sup> ainsi que des opérations en cours : alors que la légion belge guerroyait dans le Nord jusqu'au territoire des *Indios Bravos*, Bazaine, qui semble avoir définitivement renoncé à l'offensive, prépare la retraite générale de ses troupes. Maximilien serait-il donc condamné à abdiquer ? Si d'Alain ne peut croire que Charlotte accepte pareille défaite, Lebas sait qu'elle n'aura pas le choix ! Fin juillet 1866, alors que l'impératrice a embarqué pour Paris afin d'y aller quêmander l'aide de Napoléon III, Lebas conseille à son ami de profiter du prochain rapatriement de la légion belge, laquelle s'est couverte de gloire dans les combats de Marín, Charco Redondo et Yxmilquilpan, pour regagner l'Europe.

Quand il retrouve Maximilien à Chapultepec, d'Alain lui confie avoir reçu une lettre du comte de Flandre lui parlant de l'état mental de sa sœur et le suppliant de revenir au pays. Ce à quoi Maximilien répond :

– Pas plus que moi, déclara-t-il, Charlotte ne survivra à notre défaite. [...] L'histoire aura honte de la trahison dont nous sommes les victimes. [...] retenez ceci et gardez-moi le secret. Jamais je ne retournerai en Europe vaincu et détrôné. Un Habsbourg ne jette pas son fusil pendant le combat. Si la France m'abandonne, je resterai seul et ce sera tant mieux (1932: 215-216).



S'il avoue ne pas avoir pénétré les causes profondes des derniers gestes du « martyr de Queretaro » (1932: 218), d'Alain estime que l'honneur lui commandait alors de rester aux côtés de l'empereur ; il aura « l'affreux courage » d'assister à l'exécution de celui-ci « afin d'en rendre témoignage » (1932: 240). De retour en Belgique, il se rendra au Palais du comte de Flandre afin de relater à Philippe l'agonie et le martyre de Maximilien. A la demande de Charlotte et avec l'appui exprès du roi Léopold II qui estime que seul leur « frère d'adoption » peut encore sauver leur pauvre sœur des « soins mercenaires » (1932: 249), d'Alain restera pendant soixante ans « le gardien d'une princesse démente » (1932: 251).

Trois ans après Van Offel, George Delamare publie un roman intitulé *L'Empire oublié, 1861 – L'aventure mexicaine – 1867* (1935), préfacé par le général Maxime Weygand. A vrai dire, plusieurs des chapitres de ce roman historique relèvent davantage du manuel d'histoire que du genre romanesque<sup>8</sup>.

Dans son récit, Delamare rappelle que l'empereur autrichien et son frère Maximilien se rencontrèrent à Venise où ils prirent la décision de lever un corps de volontaires en provenance des pays du futur empereur du Mexique et de son épouse Charlotte. François-Joseph, fort désireux de voir son frère – un rival dont il ne goûtait ni le penchant au libéralisme ni les façons romantiques ni la popularité – résider loin de Vienne, était prêt à tout pour faciliter son départ.

Au Mexique, les rapports entre les Français et les autres troupes étrangères seront toujours très tendus. Il est vrai que leurs « Chefs et soldats inspirent à Bazaine un dédain absolu » : à Napoléon qui lui demande d'organiser une armée étrangère, le maréchal n'a-t-il pas répondu avec un mépris certain ?

Une armée étrangère et indigène ? Mais les contingents étrangers ne dépassent pas en tout 7200 hommes, savoir : 6000 Autrichiens obtenus à force de supplications, commandée par le général de Thun, et 1200 Belges, petit corps expéditionnaire envoyé par le roi Léopold, et placé sous les ordres du baron Van der Smissen. [...] Quant à l'armée indigène... (Delamare 1935: 110).

---

8. « Pour écrire son ouvrage, Delamare s'appuie principalement sur des documents, sur les recherches fondamentales du comte Corti, mais aussi sur des livres plus romancés comme *La passion mexicaine* d'Horace van Offel ou *La vie tragique de l'impératrice Charlotte* d'Armand Praviel (1930) » (Paoli 2003: 132). Chose plutôt rare dans un roman, le lecteur trouvera, en bas de page, des références bibliographiques, des renvois à des documents historiques ainsi que des éclaircissements biographiques. Chose moins exceptionnelle mais également destinée à en étayer la véracité, une liste d'« Ouvrages consultés » apparaît en fin de volume.

Instamment prié par Napoléon III – pressé de rappeler ses troupes en Europe – de mettre sur pied une armée mexicaine, Maximilien en confie la mission au général autrichien comte de Thun ; quant à Van der Smissen, il reçoit des instructions directes de l'impératrice Charlotte, laquelle désire elle aussi témoigner des égards à ses compatriotes. Une situation inacceptable pour Bazaine qui « entend exercer son autorité sur tous les éléments militaires, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient » (1935: 112). Maximilien aura beau lui reprocher l'attitude « souvent peu amicale » de l'armée française envers les corps autrichien et belge tout comme le fait que les vexations et les froissements entre combattants alliés nuisent à sa cause, le maréchal français ne fera rien « pour réfréner le mauvais esprit de ses subordonnés à l'endroit des volontaires belges et des soldats autrichiens » (1935: 113).

Les tensions entre les Français et les Belges iront s'accroissant : « Allié à Bazaine contre [le conseiller belge] Éloin, [le lieutenant-colonel Loysel] portait au compte du Belge les moindres fautes commises par des bureaux ignorants et paresseux, tandis qu'Éloin accusait journellement les Français de contrarier ses efforts par leur arrogance et leur brutalité » (1935: 132). Le manque d'autorité de Maximilien n'aide guère à réduire la crispation : « Parce que Loysel avait l'oreille de Bazaine, parce que le Mexique avait besoin des Français bien plus que des Belges » (1935: 132-133), l'empereur décide d'éloigner Éloin et l'envoie en mission à Paris et à Bruxelles. La situation intérieure du Mexique ne cesse néanmoins de se détériorer, et les difficultés militaires de prendre un tour franchement inquiétant : non seulement parce que les guérillas épuisent les soldats européens en les attirant dans des pièges et en les obligeant à de longues marches sous un ciel brûlant, mais aussi en raison « du mauvais esprit qui régnait entre les chefs des quatre armées. Bazaine, pour affirmer son autorité absolue, molestait Autrichiens, Belges et Mexicains, lesquels s'évertuaient à lui jouer de mauvais tours. Et les troupes se haïssaient autant que les états-majors » (1935: 138).

La victoire des Nordistes dans la Guerre de Sécession aggravera encore la situation. Nombreuse et puissante, l'armée du général Grant ne demande qu'à poursuivre sa mission libératrice ; cependant, la présence des Français, des Autrichiens et des Belges au Mexique importune le gouvernement fédéral, lequel, encombré de troupes et de matériel depuis la prise de Richmond, songe « à leur donner de la besogne du côté de Mexico » (1935: 142). L'assassinat du président Lincoln à la mi-avril 1865 et l'application de la doctrine Monroe – « l'Amérique aux Américains » – feront le reste. Très fière d'inquiéter la vieille Europe, l'Amérique du Nord oriente désormais sa politique vers le conflit. Tandis que la France cherche à se replier, l'Autriche, gravement tourmentée par la Prusse, désire à tout prix éviter de s'embourber au Mexique. Aussi les deux contingents, français

et autrichien, ne cherchent-ils plus qu'à se retirer aussi dignement que possible, « entraînant avec eux le faible contingent belge. L'édifice se lézardait de tous les côtés » (1935: 149).

Dans la capitale belge, Éloin se rend auprès du roi qui, vieux et malade, ne répond pas aux attentes de Maximilien : « Ainsi, à Bruxelles pas plus qu'à Paris, réponse ne fut faite à la demande d'un patronage des puissances. L'abandon commençait » (1935: 150). Les mauvaises nouvelles s'accumulent pour Maximilien : la mort de Lord Palmerston, « l'un des deux meilleurs tenants de l'affaire mexicaine » (1935: 153) précède de peu celle de Léopold I<sup>er</sup>. Suite aux échecs militaires, et notamment à la reddition de la ville de Matamoros en juin 1866, « un extraordinaire mouvement de désertions réduisit l'armée impériale à un nombre ridicule de combattants. Même parmi les Belges et les Autrichiens, la révolte grondait » (1935: 174-175).

Dans *La Vie tragique de l'Impératrice Charlotte* (1930), s'interrogeant sur les forces dont dispose Maximilien, Armand Praviel (1875-1944) signale qu'

Elles se réduisaient à 4000 Autrichiens commandés par le général comte de Thun, et à une légion de 1600 volontaires belges, sous les ordres du lieutenant-colonel baron van der Smissen, cœur d'or, bras de fer et tête de linotte. Ces braves gens se faisaient littéralement décimer en poursuivant les guérillas. / Quant à cette armée mexicaine, dont Napoléon III préconisait la formation, mieux vaudrait n'en pas parler (1930: 107).

Et de citer la description qu'en fit Van der Smissen<sup>9</sup>.

Les assassinats se multipliant à travers tout le Mexique, la question se pose de savoir ce qu'il adviendra des légionnaires belges et autrichiens tombés aux mains de l'ennemi. Une angoisse cruelle tenaille Charlotte et Maximilien : « Étaient-ce de nouvelles vêpres siciliennes qui se préparaient ? » (1930: 129). Le découragement grandit à Mexico et Cuernavaca.

---

9. Elle se trouve dans la plupart des ouvrages historiques : « On peut se faire, en Belgique, une idée de l'armée mexicaine, c'est-à-dire des cinq à six mille bandits qui la composent, conducteurs de mulets, garçons boulangers, passés d'emblée au grade de colonel. Mendez, lui-même, un des meilleurs, était, il y a douze ans, garçon tailleur poursuivi pour vol de mouchoirs à Mexico. Pour avoir des hommes, on les prenait de force et on les conduisait au quartier entre deux rangs de baïonnettes. Dès qu'on leur faisait traverser un champ de cannes à sucre où ils pouvaient se cacher, ils désertaient... Le jour où l'armée française s'embarquera, l'empire s'écroulera avec fracas » (cité par Reinach 1925: 268).

Il faudra attendre près de deux années pour voir l'empereur de cette « dictature de temporisation » abandonner son aboulie naturelle : en mai 1866, abordant « courageusement, mais trop tard » l'œuvre qui aurait dû le solliciter dès le début, Maximilien entreprend de créer « avec les débris de ses légionnaires belges et autrichiens » des bataillons de *cazadores* ou « chasseurs du Mexique », embryon de cette armée nationale indispensable mais jamais organisée (1930: 135)<sup>10</sup>.

Avant de décrire l'avancée imparable des troupes de Juarez ainsi que le siège de Queretaro, Praviel signale qu'une fois réembarqués les 4500 Autrichiens, les 800 Belges, les 1100 officiers et les 22.334 soldats français avec leurs 1900 chevaux, Bazaine, s'assurant qu'il ne reste derrière lui plus rien de ce qui lui a été confié, s'éloigne de ce pays « où il avait joué un rôle si complexe et si difficile à juger » (1930: 203).

Un autre épisode qui bouleversera l'empereur Maximilien mais plus encore l'impératrice Charlotte et auquel Praviel fait une très brève référence, c'est le sort de la mission belge envoyée au Mexique afin de leur notifier l'avènement au trône du roi Léopold II et qui, le 4 mars 1866, sera attaquée près de Rio Frio sur la route de Mexico à Veracruz : « Un officier fut tué par les *salteadores*. Même cette dernière voie n'était plus assurée » (1930: 133).

Dans son roman *Charlotte et Maximilien* (1945), Henriette Chandet<sup>11</sup> (1896- ?) évoque amplement ce drame qui constitue « une cruelle et terrible humiliation » pour Maximilien et Charlotte :

la preuve serait faite aux yeux de tous de l'insécurité tragique qui régnait au Mexique, jusque sur la plus grande route de l'Empire, celle de Mexico à Vera-Cruz ! Et cela juste au moment où s'émettait, dans les Bourses européennes, un emprunt suprême ! Au moment aussi où, en France, toutes les forces libérales s'unissaient pour dénoncer la faillite de l'aventure mexicaine et pour demander le retrait du corps expéditionnaire ! Oui, Dieu était contre eux ! (1945: 117-118).

---

10. Paul Mourousy (1915-2002) écrit lui aussi qu'après l'annonce du retrait des troupes françaises, « [Maximilien] appelle en urgence un nouveau Conseil de ses ministres à Mexico. Il entreprend de créer avec les légionnaires autrichiens et belges qui sont encore sur place plusieurs bataillons de *cazadores*, chasseurs du Mexique, qui seront l'indispensable fonds de cette armée nationale que depuis longtemps il aurait dû créer » (2002: 312)

11. En collaboration avec Suzanne Desternes, Henriette Chandet a publié en 1964 un ouvrage historique intitulé *Maximilien et Charlotte*.

Cependant, Charlotte n'en continue pas moins de se bercer de douces illusions :

Certes, l'assassinat du baron d'Huart était une nouvelle plus que désagréable et les menaces réitérées des Etats-Unis représentaient une grave inquiétude pour l'avenir. Pourtant la situation n'était pas désespérée. Des contingents de volontaires se formaient en Autriche et en Belgique. Une nouvelle armée nationale s'organisait. Des experts, envoyés par la France, travaillaient à remettre les finances sur pied. L'Empire restait debout (1945: 122).

Dans les premières pages de son récit *L'épopée des Habsbourg. Charlotte, l'Impératrice fantôme* (1937), après en avoir présenté les principaux protagonistes, Robert Goffin (1898-1984) signale qu'il aimerait pouvoir conduire ce « roman » au gré de son imagination ; hélas !, dit-il, saisi par le destin, les personnages de cette « extraordinaire histoire qui dépasse l'histoire et tous les romans » ne lui appartiennent plus (1937: 9)

Goffin n'y parle que très brièvement des volontaires belges accueillis par une Charlotte « balancée entre la joie de la réalisation et l'ennui d'entrevoir que tous les efforts sont vains » (1937: 101). Entrés à Mexico en chantant des airs qui, à l'impératrice, lui rappellent son enfance, ces compatriotes seront aussitôt placés au cœur d'un grave conflit, celui de savoir à qui appartient leur commandement. En outre, leur ravitaillement laissant à désirer, la plupart se plaignent de leur sort et certains songent même à démissionner ; seule la présence de l'empereur parviendra à les galvaniser quelque peu et à les renvoyer à leur dure mission. Leur situation ne semble cependant guère s'améliorer puisque, le 12 octobre 1865, de Morelia, Frédéric Hoorickx, le secrétaire de la légation belge au Mexique, fait part à son ministre « de la détresse effroyable des troupes belges et il donne ce détail invraisemblable que la plupart des soldats sont vêtus de manteaux de paille et de pantalons en écorce » (1937: 102)<sup>12</sup>.

Par contre, l'épisode dramatique de la délégation belge retient longuement l'attention du romancier brabançon. Après avoir relaté l'accueil chaleureux réservé à

---

12. Il semble bien que Mourousy s'inspire du récit de Goffin : « Charlotte reçoit en ce temps le corps de volontaires belges qui sont entrés à Mexico en chantant des airs de la Flandre et du Brabant et lui font souvenir de sa douce enfance !... Ils sont si démunis, si maltraités que la présence de l'empereur est indispensable pour les encourager et réduire leur défaillance. / Le 12 octobre 1865, le secrétaire de légation, M. Hoorick, écrit de Morelia à son ministre pour l'informer de la terrible situation où se trouvent les soldats belges. Réduits pour la plupart à se vêtir de manteaux de paille et de pantalons d'écorce, ils résistent non sans grandeur, car si le Sud du pays croit encore à la puissance victorieuse de l'empereur, le Nord n'est pas du tout pacifié et des groupes de reconnaissance tombent chaque jour dans d'affreux guet-apens... » (Mourousy 2002: 300).

la mission par Maximilien, Goffin décrit une Charlotte triste et mélancolique à l'heure du départ de la délégation : « tout ce qui la rattachait au pays de son enfance, tout ce qui la suturait aux adorables souvenirs qui font provisoirement oublier la dure réalité, disparaît » (1937: 120). Sur le chemin du retour, une des diligences est attaquée par des bandits : le lieutenant-baron d'Huart, touché, tombe ; le major Altwies est blessé à la main et au bras gauche... Faute de soins, d'Huart meurt et, le 7 mars, ses obsèques sont célébrées à la cathédrale de San Germino. Goffin affirme avoir retrouvé le dossier correctionnel de cette affaire qu'il a reproduite « dans son style télégraphique » (1937: 122). Et de souligner que l'effet à l'étranger est désastreux :

Maintenant, l'Europe est alertée et frémit à cette effroyable nouvelle. Voilà bien la preuve de l'insécurité de l'Empire du Mexique ! Il n'y a là-bas qu'une souveraineté d'opérette, puisque l'empereur ne peut même pas garantir la sécurité des missions officielles. Ce pays est une énorme caverne de brigands où Maximilien ne subsiste que grâce aux baïonnettes françaises ! » (1937: 123).

Assurément, dans la version de Goffin, la réaction de Charlotte diffère sensiblement de celle décrite par Chandet. En effet, lorsque le Conseil de guerre devant lequel passent les treize coupables rend un non-lieu, l'impératrice ne peut que se lamenter « devant l'effroyable déclin de la souveraineté » (1937: 123). Et, même si elle tâche de donner à son mari des conseils de courage et d'autorité, elle se mure peu à peu dans sa solitude. Il est vrai qu'un autre drame la tarade : l'incapacité de donner un héritier à l'Empire du Mexique.

Dans son feuilleton radiophonique publié sous le titre de *Charlotte et Maximilien* (1993), Janine Lambotte (1925-2012), longtemps journaliste à la Radiotélévision belge, rappelle que la victoire des libéraux lors des élections d'août 1864 réjouit Léopold I<sup>er</sup>, notamment parce que la désignation de ce nouveau gouvernement permettait de voter – non sans polémique au parlement et dans la presse, car le projet violait vraisemblablement la neutralité de la Belgique – l'autorisation de lever « le régiment de l'impératrice Charlotte ». Curieusement, Lambotte présente ce recrutement comme un franc succès<sup>13</sup> : « Plus de trois cents officiers de l'armée belge se portèrent volontaires pour le Mexique et, à la grande satisfaction de Léopold I<sup>er</sup>, les aspirants soldats s'enrôlèrent par centaines » (1993: 151).

---

13. L'appel aux volontaires fut lancé dans la presse des 23 et 24 mars 1864 ; mais le recrutement ne répondit pas aux attentes des organisateurs de cette future légion : « A tort ou à raison, ils avaient cru que toute l'aristocratie, présente surtout dans les régiments de cavalerie, allait se ruer à Audenarde afin d'aller constituer sous les tropiques la fine fleur de la garde de Sa Majesté Impériale Charlotte, la fille de leur roi ! » (Duchesne 1987: 67).

Parti le 13 octobre 1864, le premier bataillon de six cents hommes, répartis en deux compagnies de grenadiers et deux autres de voltigeurs, et commandés par le baron Alfred Van der Smissen, débarque, après un pénible voyage, à Veracruz « au son de la *Brabançonne*, presque aussitôt remplacée par l'hymne impérial français qui saluait le départ d'un nombre beaucoup plus important de soldats français rentrant au pays. Le désengagement de Napoléon III se concrétisait comme le craignait Léopold I<sup>er</sup> ». Que « cette poignée de braves » ne remplacera pas les troupes que « ce fourbe de Napoléon » (1993: 152) rappelle en France, le roi des Belges en est conscient, tout comme de la précarité de la situation de sa fille Charlotte et, partant, de la nécessité d'envoyer rapidement sur place d'autres contingents de volontaires.

Dans la capitale mexicaine, cette « garde de l'impératrice » défile devant Maximilien et Charlotte, très émue, ainsi que devant l'état-major français à la tête duquel règne le tout-puissant maréchal Bazaine. Ce qu'il pense de ces volontaires ? Pour celui qui a déjà du fil à retordre avec les six mille Autrichiens, « tous n'étaient qu'un ramassis d'aventuriers et il n'était pas question de partager la maîtrise des opérations militaires avec eux » ; par ailleurs, l'aversion que lui causent les « singes de Mexicains » lui a inspiré « l'idée incongrue » de donner congé à l'armée mexicaine nationale. Certes, celle-ci se compose « elle aussi » de voleurs et de délinquants, « mais lâcher dans la nature ces soldats sans abri, sans argent, sans foi ni loi, équivalait à ouvrir les portes d'une prison à quelques milliers d'hommes imprévisibles, prêts à tout pour leur compte ou celui de Juárez » (1993: 155-156).

Des bandes de guérilleros ravageant l'intérieur du pays, Bazaine propose au colonel Van der Smissen d'aller nettoyer la « ville pourrie » de Zitacuaro qui leur sert de quartier général. « 'Cœur de pierre, bras de fer', disait-on de [« cet officier contesté »] pour expliquer le petit nombre de soldats et d'officiers authentiques à ses côtés » (1993: 155). Brûlant d'affronter ces guérilleros qui se sont « unis dans le seul but de tuer le maximum de soldats européens » (1993: 155), le colonel belge ne se fait guère prier et s'en va « pacifier » la région avec tant de cruauté pour les civils mexicains que plusieurs de ses officiers désapprouveront ouvertement leur commandant. L'un d'eux, Ernest Chazal, le fils du ministre de la Guerre, écrira à son père « pour lui demander de démettre ce chef, incapable de faire régner la discipline dans sa bande de soldats de fortune » (1993: 158) ; mais, avant même que sa lettre ne soit lue à Bruxelles, il mourra à Tacambaro « où les volontaires belges essuyèrent une sanglante défaite au cours de laquelle nombre d'entre eux furent tués, blessés ou faits prisonniers après capitulation » (1993: 158). La nouvelle parviendra six semaines plus tard en Belgique où le malheureux ministre,

déjà affligé par la mort de son fils, sera accusé par la population « d'être le responsable d'une expédition qui sombrait dans le gâchis » (1993: 158).

Articles dans les journaux, messes à la mémoire des défunts, souscription pour élever un monument à Audenaerde d'où étaient partis les volontaires, baptême d'une place de la ville du nom de '*Tacambaro*' : la Belgique parlait presque autant du Mexique que de l'épidémie de choléra qui ravageait le pays et devait faire 45.000 morts ! (1993: 158).

Van der Smissen hurle à la vengeance ; il l'obtiendra quelques mois plus tard à La Loma. Si les volontaires belges remportent de-ci de-là « de petites victoires », ils sont toutefois irrités d'apprendre qu'il leur faudra coopérer avec la Légion étrangère française, autant dire, se mettre sous les ordres du colonel Dupin, « qui a une très mauvaise réputation » (1993: 166).

Bien que Napoléon III lui ait fait part de son intention de se dégager du Mexique, Maximilien reste confiant. A tort, car la démarche du conseiller Éloin auprès du jeune souverain belge se solde par un échec. Léopold II n'a-t-il pas approuvé la décision de la Chambre qui a refusé de nouveaux appuis au Mexique ?

Ni les jérémiades de son beau-frère ni l'auto-satisfaction de sa sœur n'allaient changer sa profonde méfiance pour l'avenir de leur empire. / Attentif à maintenir une stricte neutralité politique, plus stricte encore que celle de son père, le roi craignait des réactions de ses voisins s'il semblait soutenir le Mexique (1993: 176).

Une mauvaise nouvelle n'arrivant jamais seule, la délégation belge a été attaquée en quittant Mexico. Lambotte relate elle aussi avec force détails cet « attentat » qui, « comme il fallait s'y attendre », fit grand bruit en Belgique :

Léopold II fit savoir que le drame de Rio-Frio l'avait rempli d'horreur et ajouta 'qu'il fallait aller chez les noirs mangeurs d'hommes au centre de l'Afrique pour trouver le pendant à de pareilles scènes'<sup>14</sup>. Le roi n'avait jamais eu une très bonne opinion

---

14. Il est vrai que Léopold II parle en connaissance de cause : « Léopold II s'installe sans délai sur le trône. Son regard va très au-delà des territoires de son royaume. Est-ce donc l'Amérique où sa jeune sœur connaît les affres d'une défaite, qui se profile dans les émeutes, les abandons de postes militaires et la pagaille des soldats désignés à la sauvegarde de l'empire ? Le nouveau souverain belge regarde loin en effet : mais, hélas... ce n'est qu'en direction de l'Afrique, où il fait d'ailleurs des placements et de sages acquisitions qui sauront agrandir le prestige de la jeune Belgique. / Léopold II ordonne de fermer définitivement les bureaux de recrutement pour le Mexique. / Ainsi la situation de l'empire cesse d'être critique parce qu'elle devient désespérée ! » (Mourousy 2002: 310).



de son beau-frère, mais après l'attentat, elle devint exécration. Il n'aurait pas fallu qu'un audacieux lui rappelle qu'un temps, le duc de Brabant avait encouragé Maximilien à accepter le trône du Mexique ! (1993: 178).

La situation devient intenable pour Maximilien, d'autant que Charlotte, partie en Europe, est devenue folle. Bazaine, lui, a reçu l'ordre de hâter le rapatriement des Français. Quant aux Belges, après avoir perdu « une dernière bataille » le 25 septembre [à Ixmiquilpan], ils ont ordre de plier bagage ; certains décident de rester, « un geste désespéré quand on mesure l'isolement de l'empereur et le nombre inouï de Mexicains qui se rallient à Juarez » (1993: 205).

En 1998, Michel de Grèce (1939) publie *L'impératrice des adieux*, une biographie romancée sur Charlotte de Belgique. Relatant l'accueil fraternel que les Français, fin novembre 1864 à Veracruz, ont réservé aux volontaires belges venus « librement » former une sorte de garde personnelle autour de l'impératrice – un cadeau du roi Léopold à sa fille –, M. de Grèce insiste sur la joie intense que Charlotte ressent à leur arrivée dans la capitale mexicaine :

L'émotion qu'éprouve l'ancienne princesse de Belgique est si forte qu'elle en pense choir de sa voiture. Ses larmes n'arrivent pas à couler, son cœur bat la chamade, elle a l'impression de recevoir sa famille, car, écrit-elle à son père, 'la Belgique c'est vous'. Elle dévisage longuement ces hommes, tous beaux et jeunes, à l'expression affectueuse, remarque l'élégance de leur tenue de campagne et de leurs chapeaux blancs (1998: 182).

Curieusement, alors que tous les regards se portent sur Van der Smissen, un homme qui ne laisse personne indifférent – « Une énergie, un courage indomptable, une personnalité volcanique émanent de lui. C'est aussi une tête brûlée, violent, voire cruel, qui n'obéit ni à Dieu ni à diable, et surtout pas aux ordres » (1998: 182) –, dans le récit que Charlotte fait de cette journée enthousiasmante, elle ne le nomme même pas. « Et pourtant... », ajoute l'historien franco-grec qui n'hésite pas à verser dans le romantico-romanesque le plus pur.

Si les volontaires belges pensaient s'être engagés, selon la promesse qui leur avait été faite, pour monter la garde devant la porte de leur impératrice, « c'était sans compter avec leur commandant », un être indiscipliné et rouspéteur, convaincu que Maximilien ne restera sur le trône que tant que les Français et les Belges occuperont le pays. Car, pour Van der Smissen, il va de soi que ses hommes et lui-même sont venus au Mexique non « pour former un régiment de parade aux portes des palais mais bien pour se battre » (1998: 190). Bazaine les envoie donc dans la province de Michoacan, sous les ordres d'un colonel français. Van der Smissen

étouffe de rage mais doit s'incliner ; il est expédié à Morelia tandis que deux cents Belges sont envoyés organiser la défense de la ville de Tacambaro, « sous les ordres d'un brave Gantois » (1998: 190), le major Tydgadt, que Michel de Grèce ne prend même pas la peine de nommer ! Reprenant le récit d'un volontaire cité par Kerckvoorde (1981: 149-150), M. de Grèce raconte qu'« arrivés sur place, [les Belges] commencent par arracher les croix de bois des tombes, dont ils font un grand feu. Puis ils se préparent un petit café au milieu du cimetière » (1998: 190-191), avant de se laisser surprendre par « les rebelles » descendus des hauteurs qui entourent la ville. Le bilan est lourd : deux officiers et vingt-sept soldats morts, le reste, plus de deux cents hommes, sont faits prisonniers ! Arrivé trop tard, Van der Smissen déverse « sa rage [...] si violemment sur le pauvre Gantois sérieusement blessé qui commandait le détachement, qu'elle l'achève » (1998: 191)<sup>15</sup>.

En toute logique, cette « atroce catastrophe » atterre Charlotte. En « femme méthodique et consciencieuse », n'a-t-elle pas été initiée à l'art militaire par des officiers supérieurs, ce qui la rend « parfaitement capable d'analyser la défaite de Tacambaro » ? Elle sait que la guerre ne s'apprend pas dans les livres, mais sur le terrain ; que ses jeunes compatriotes, bien qu'ayant toutes les qualités requises, manquaient totalement d'expérience. Combien de fois ne l'a-t-elle pas répété aux Français ? « N'envoyez pas les Belges se battre tous seuls, encadrez-les, commandez-les, instruisez-les » (1998: 191). En vain. De son côté, Van der Smissen ne décolère pas et le fait payer à « tout ce qui sent de près ou de loin le rebelle ». On parle même d'« atrocités ». Quelques mois plus tard, à La Loma il remportera une victoire éclatante sur l'un des plus brillants généraux de Juárez. « Du coup », signale Michel de Grèce, « Charlotte exulte et paraît se rendre compte que Van der Smissen existe » (1998: 191) !...

Les contrariétés s'accumulent néanmoins pour l'impératrice. Elle n'a pas le temps de digérer la nouvelle du retrait des troupes françaises qu'une délégation officielle se présente à Mexico. Certes, elle est ravie de revoir de vieilles connaissances, dont le baron d'Huart, un ami intime de Philippe, son frère préféré ; mais ces retrouvailles ne lui apporteront pas que des joies. Elle sait que son frère aîné est bien moins enthousiaste que leur père à l'égard de l'Empire du Mexique

---

15. Selon Kerckvoorde, « Vander Smissen ne peut digérer cette défaite. Il arrive à Tacambaro le 15 avril, ivre de rage et de honte. Le courageux major Tydgadt, déjà affaibli depuis plusieurs jours par une dysenterie, est grièvement blessé à l'épaule et à la poitrine. Le commandant en chef de la légion lui fait-il de violents reproches ou le menace-t-il du conseil de guerre ? Toujours est-il que beaucoup pensent à un suicide lorsque le major trépassa quelques heures plus tard » (1981: 151).

et qu'il estime que les volontaires belges n'y sont pas bien traités. Aussi appréhende-t-elle que la mort du baron d'Huart n'ait de fâcheuses conséquences : « [Elle] n'ignore pas que cet assassinat va retentir en Europe et particulièrement en Belgique [...], au moment même où Léopold II grogne contre le maintien là-bas des volontaires belges » (1998: 236). De fait, selon Isaure de Saint Pierre (1944), « cet attentat tombait bien mal, au moment où Napoléon III annonçait le rappel de ses troupes et où le roi Léopold II hésitait à maintenir les volontaires belges », raison pour laquelle Charlotte envoie « une série de lettres optimistes à ses frères, son ancienne gouvernante, la comtesse d'Hulst et ses nombreux amis belges » (2009: 118). Quand elle rentre en Europe en juillet 1866, elle est consciente qu'elle n'a « rien à faire en Belgique où elle savait son frère aîné peu favorable à la cause mexicaine » (2009: 141).

Début 1867, à Buenavista, Maximilien croise le commandant de la légion belge récemment dissoute. Les deux hommes ne s'étant jamais entendus, l'échange est glacial. Alors que Van der Smissen le prie en français de revenir sur sa décision et d'abdiquer, Maximilien, qui refuse de l'écouter, écourte l'entretien... en espagnol ! Et tandis que le premier reprend la route qui le ramènera en Europe, le second « voit les portes de sa destinée se fermer derrière lui » (Grèce 1998: 310). Cette scène est également rapportée par Isaure de Saint Pierre<sup>16</sup>. Aussitôt qu'elle apprendra la mort de son époux, Charlotte demandera à son frère Léopold « d'accorder des décorations aux Autrichiens, aux Belges et aux Français qui ont servi Maximilien avec dévouement et loyauté » (Grèce 1998: 362).

Dans *Charlotte, Princesse de Belgique, archiduchesse d'Autriche et impératrice du Mexique. L'empire de la folie* (2011), l'historien et romancier belge Patrick Weber (1966) rappelle lui aussi les graves différends opposant Maximilien et Bazaine : l'empereur n'accuse-t-il pas le maréchal d'envoyer au front les volontaires belges et autrichiens, qu'il a en piètre estime, pour éviter d'exposer les Français ?

Selon Weber, l'affaire de la légion belge compte « parmi les grands motifs de regrets » (2011: 211) de Charlotte. En effet, si son père avait répondu favorablement

---

16. M. de Grèce et I. de Saint Pierre puisent certainement cette scène dans l'ouvrage de Castelot (2002: 378). Pour évoquer la déroute belge à Tacambaro, I. de Saint Pierre s'inspire du récit (pseudo)historique proposé par le même historien (2002: 257), erreur de toponyme comprise : « Six jours plus tard, le 16 juillet, la légion belge reprit la ville de Tacámharo (sic !), s'emparant de six pièces de canon et faisant soixante-cinq prisonniers. Connaissant la cruauté de leur chef, Van der Smissen, Maximilien ordonna qu'aucun prisonnier ne fût fusillé. » (2009: 87).

à la demande de Maximilien d'envoyer au Mexique une légion de volontaires afin de « soutenir le trône de 'leur' impératrice », malheureusement « l'affaire n'avait pas été menée avec beaucoup de savoir-faire », et « le recrutement [s'était] rapidement [avéré] être un échec » : apparemment « le souvenir de la jeune princesse Charlotte s'était bien estompé dans son pays d'origine et il ne se trouvait plus guère d'hommes chevaleresques pour venir à son secours » (2011: 211)<sup>17</sup>. C'est ainsi que furent rassemblés « tout au plus » « quelques centaines d'hommes dont beaucoup étaient uniquement attirés par la promesse d'une richesse facile » ; parmi ces légionnaires, « certains traînaient un lourd passé et leurs supérieurs craignaient qu'ils ne se révèlent meilleurs voleurs et violeurs que soldats ». Toutefois, « comme à son habitude, l'impératrice tâcha de ne pas manifester son désarroi et se déclara très fière de sa garde personnelle » (2011: 211-212).

Dans *Tempête sur le Mexique* (2011), Michel Peyramaure (1922) présente une vision plus optimiste, non du pedigree des deux mille légionnaires belges qui, au dire de Bazaine, n'était qu'un « ramassis d'aventuriers, d'avortons, d'idiots et d'infirmités recrutés dans les bas-fonds, les hôpitaux et les prisons de Bruxelles », sans compter que « la plupart étaient sans formation militaire, indignes de porter un uniforme et de se servir d'un fusil », mais bien de l'accueil que leur réserve Carlotta. Elle voit dans l'arrivée de ces volontaires « un don du Ciel » : « Cette troupe d'anges exterminateurs, animés d'une jeunesse exubérante et d'un esprit "un peu tapageur", qui ne nuisait en rien, bien au contraire, à son courage, était la bienvenue » (2011: 133-134). De fait, Peyramaure les décrit comme une bande de novices et de gais lurons ; d'ailleurs, à Tacambaro où « ils cantonnaient et festoyaient », c'est « avec stupeur » qu'« après une nuit joyeuse et détendue », ils se voient vaincus par quelques milliers de cavaliers et de fantassins surgis de la forêt. Aux officiers juaristes surpris de voir une légion belge combattre au Mexique, les prisonniers répondront que « leur mission n'était pas de faire la guerre aux

---

17. Cette version correspond *grosso modo* à celle présentée par Weber dans un récit plus historique : « En Belgique, une troupe de légionnaires fut rassemblée à Audenaerde et appelée à devenir la garde personnelle de sa Majesté l'impératrice. Dire que l'enthousiasme embrasa les cœurs belges à l'annonce de cette conscription serait exagéré. Charlotte avait déjà quitté le pays depuis sept ans et son ambition démesurée ne lui avait pas conservé beaucoup de place dans les cœurs de ses compatriotes. Et pourtant, la princesse devenue impératrice n'avait pas démerité dans l'exercice de sa charge » (2002: 21). Elle recoupe celle proposée par Kerckvoorde : « Cette armée se présente comme une garde pour la jeune impératrice, fille du roi des Belges. Mais la princesse Charlotte a quitté le pays depuis déjà plus de sept ans, et son image a perdu beaucoup de sa popularité pendant les dernières années ; la masse du peuple se souvient seulement qu'elle était une princesse très hautaine » (1981: 127).

rebelle mais de former une garde palatine pour l'impératrice, chère aux cœurs de leurs compatriotes » (2011: 134).

Dans son roman iconoclaste *Un voyage avec Carlota, au cœur de la folie* (2009), Blanche Coudurier relate que, devant le refus de Bazaine d'affronter la guérilla, c'est la légion étrangère française qui, envoyée aux postes les plus périlleux, essuie les coups les plus meurtriers. Quant aux légions belge et autrichienne, à peine ont-elles débarqué que se multiplient les tiraillements et les rivalités. « Pour défier Bazaine », Van der Missen (sic !), qui se taillera une belle réputation d'atrocités, prétend en découdre ; c'est ainsi qu'en avril 1865, « à Tacainboro (sic !), 250 volontaires belges se font hacher menu » (2009: 81). La déconvenue est douloureuse en Belgique : « Mais alors, toujours la guerre là-bas, la légion était partie pour protéger l'Impératrice, pas pour se faire écraser en un combat inégal » (2009: 82). Napoléon ayant pris la décision de leur couper les vivres, « mama Carlota », qui a perdu « son papa, [...] sa morgue, ses prétentions et ses velléités de pouvoir », est désormais neutralisée et privée de toute protection : son frère Léopold II ne parle-t-il pas « de retirer la Légion belge, qui se fait tirer comme des moineaux » (2009: 113) ? Et ce au plus vite car, la roue de l'Histoire tournant, la doctrine Monroe impose désormais un nouvel ordre au monde :

En d'autres lieux, si vous voulez, Européens pour un empire colonial, portez vos yeux et votre choix, où vous voulez. Mais bas les pattes sur le continent américain. Sur l'Asie, l'Afrique, ailleurs. Mais pas sur l'Amérique, sinon.../ Message reçu. Léopold II se jettera sur le Congo, l'Angleterre sur l'Inde, la France sur l'Afrique. Amérique intouchable, désormais, bas les pattes ! (2009: 178)

### 3. En guise de conclusion...

Pour relater de façon circonstanciée ou plus succincte l'expédition du contingent belge au Mexique, les romanciers puisent abondamment dans les manuels d'histoire à leur disposition ; ainsi que nous l'avons montré, dans certains cas du moins, retrouver leur(s) source(s) principale(s) s'avère assez aisé. Aussi, à la lecture des écrivains cités, il est possible de reconstituer, dans ses grandes lignes, l'histoire de ces volontaires depuis leur recrutement à partir du printemps 1864 jusqu'à leur retour à Anvers au début de 1867, de connaître les événements clés auxquels ils furent confrontés durant leur séjour au Mexique tout comme le climat, troublé, confus et souvent démoralisant, dans lequel ils durent évoluer. En toute logique, outre leurs confrères historiens, les romanciers ou chroniqueurs belges – Van Offel, Goffin, Lambotte et Weber – sont ceux qui retracent cette expédition avec le plus de détails, à défaut de le faire avec objectivité.

#### 4. ...et d'épilogue

Cependant, il faut bien remarquer que plusieurs des écrivains mentionnés, tout particulièrement parmi les Français, semblent davantage intéressés, voire captivés par la figure du commandant de la légion belge. Et pour cause...

Il est vrai que Van der Smissen est un personnage controversé et haut en couleur, qui passe difficilement inaperçu. Lors de l'embarquement du premier détachement belge à Saint-Nazaire à la mi-octobre 1864, n'est-ce pas lui qui provoque la première anecdote piquante ? Comme le relate Castelot, « le seul incident est la chute de Van der Smissen qui, en passant du bord de l'estacade sur le pont, tombe dans les vagues... » (2002: 229). « Serait-ce un mauvais présage ? », se demande Kerckvoorde (1981: 148) qui rapporte également ce petit contretemps.

D'après Paoli, Van der Smissen fut « chaudement recommandé » à Charlotte par ses deux frères. D'ailleurs, le 11 octobre 1864, quelques jours avant l'embarquement, le comte de Flandre écrit à sa sœur que l'officier belge est « un garçon de cœur qui je l'espère vous sera utile, il a très bien servi ici et est très considéré dans notre armée : en plus c'est un de mes bons amis, nous avons beaucoup chassé ensemble » (cité par Paoli 2003: 153). « C'est à ce titre qu'elle lui témoigne beaucoup de sympathie, comme elle s'enthousiasme pour l'ensemble des soldats de son père venus constituer sa garde personnelle » (Paoli 2008: 116).

Aussitôt les volontaires belges débarqués à Veracruz, Charlotte écrit, le 21 novembre, à sa grand-mère, la reine Marie-Amélie, que « les officiers français leur préparent aussi, m'a-t-on dit, une bienvenue très chaleureuse, surtout à Van der Smissen, qui a servi en Afrique » (cité par Reinach 1925: 207-208). Le 10 décembre, dès leur arrivée dans la capitale mexicaine, elle remercie le général Chazal, ministre de la Guerre de Léopold I<sup>er</sup>, de lui avoir envoyé ce corps de volontaires belges et ajoute que

les Français ont été frappés de leur bonne mine et de leur aspect militaire et cela n'a pas été une moindre satisfaction pour moi que la manière dont ils soutiennent ce rapprochement. La tenue de campagne est jolie et a un petit air tapageur. Nous avons parlé de vous à Van der Smissen... (cité par Paoli 2008: 116).

A son arrivée au Mexique, ce dernier n'est donc nullement un inconnu pour l'impératrice. Toutefois, comme le laisse entendre Michel de Grèce dans son récit pseudo-historique, ce ne serait qu'après la victoire de La Loma que le colonel belge aurait soudainement éveillé l'attention de son impériale compatriote et serait rentré dans ses meilleures grâces ! N'écrit-il pas aussi qu'au printemps 1866, fort esseulée

à Chapultepec alors que Maximilien lutine les Indiennes de Cuernavaca, Charlotte disparaît durant de longues heures en excursions sur le lac Chalco...

Ce n'est pas elle qui tient les rames. Alors, qui ? Un serviteur du palais, une connaissance, un ami qu'elle a convoqué pour l'occasion ? Nul ne le sait, car ces promenades restent si discrètes qu'un halo de mystère les entoure, et les entourera toujours (1998: 245).

Accablée par l'indifférence de Maximilien, découragée par la situation désespérée de l'empire, se serait-elle laissée aller, et de ce moment d'abandon serait-elle sortie enceinte ? Les amples robes pouvaient bien dissimuler les rondeurs de son ventre. Ce mal de mer persistant pendant la traversée vers l'Europe, n'était-ce pas un signe ? Quant à sa folie, la terreur du scandale aurait pu la provoquer. Son inexplicable internement à Miramar aurait été imposé par la nécessité d'accoucher dans le plus grand secret. Weygand est prétendument né à Bruxelles, mais on n'en a aucune preuve. Né au Castelletto, l'enfant aurait été aussitôt emporté à l'étranger par des fidèles chargés de faire disparaître, sitôt après sa naissance, le corps du délit.

Mais si Charlotte était la mère, qui serait le père ? On épiluche tous les documents qui se rapportent au règne de Maximilien et Charlotte. Un journaliste met la main sur une photo de Van der Smissen, le commandant de la légion belge. Il la compare avec la photo de Weygand. La ressemblance est hallucinante. [...] Couple particulièrement en vue, couple tragique, couple sans enfants, Maximilien et Charlotte attireraient sur eux la curiosité et ouvraient la voie à toutes les supputations (1998: 395-396).

Même s'il reste très prudent à propos de l'ascendance parentale du général Weygand – officiellement « né le 21 janvier 1867 à Bruxelles, de père, mais surtout de mère inconnus, ce qui est rarissime » (1998: 394) –, Michel de Grèce se complaît ici à cultiver un mystère qui fit couler des flots d'encre dès le lendemain de la Première Guerre mondiale. De fait, « en devenant un homme public, il lui [Weygand] a fallu affronter la curiosité des journalistes et des historiens, les thèses plus ou moins fantaisistes des romanciers » (Paoli 2003: 121).

Les recherches minutieuses menées durant de longues années par l'historienne française Dominique Paoli – laquelle n'échappe cependant pas toujours à la tentation romanesque<sup>18</sup> – afin de percer « le secret Weygand », indiquent d'une part, que

---

18. « Ce que personne ne semble avoir encore décelé, c'est la profonde mutation qui s'opère en Charlotte durant cette année 1865 » (Paoli 2008: 115). Et tandis que Maximilien s'éveille à de nouveaux plaisirs, « De son côté, Charlotte, pour la première fois de sa vie, ose lever les yeux sur un autre homme que l'empereur. Le colonel van der Smissen, commandant de la Légion des volontaires belges, est très proche de l'impératrice. Ce familier de la cour de Belgique, qui a la réputation de faire des ravages dans la gent féminine » (Paoli 2008: 116).

Les relations de Charlotte et de van der Smissen se caractérisent par une grande sympathie mutuelle, un respect naturel réciproque. Les rumeurs d'idylle, voire d'une liaison ayant abouti à la naissance d'un enfant – le futur général Weygand –, ne reposent sur aucune preuve. On a même dit que Charlotte et van der Smissen se promenaient en barque sur le lac Chalco, proche de Mexico, au printemps 1866. Or à cette époque, le colonel se battait dans le nord du pays. Dès son arrivée, il n'avait eu de cesse que de mener ses hommes au combat, au lieu d'assurer la garde de l'impératrice comme cela était initialement prévu. Quittant la capitale vers le 20 janvier 1866 et n'ayant plus revu Charlotte au Mexique entre le début du mois de janvier et le début du mois de juillet, moment où celle-ci partait pour l'Europe, il aurait difficilement pu être le père d'un enfant prétendument né pendant les premiers temps du séjour de l'impératrice au Castelletto, entre le 9 octobre 1866 et le 21 janvier 1867 (2008 : 116-117) ;

d'autre part, que, si « le débat reste ouvert », « les informations qui ont guidé vers le couple Alfred van der Smissen-Mélanier Zichy Metternich comme parents du petit Maxime, ont été puisées aux sources les plus autorisées : le roi Léopold III et la princesse Lilian en Belgique, le comte Maurice Esterhazy en Hongrie. » (Paoli 2003: 179).

Assurément, en dépit des démentis apportés par les historiens, certaines légendes ont la vie dure, faisant l'affaire des pseudo-historiens ainsi que le bonheur de certains romanciers et, probablement aussi, de leurs lecteurs. Se référant à l'ouvrage de Robert Goffin – grand amateur d'énigmes et d'intrigues autour des familles royales et impériales<sup>19</sup> – pour qui le général Weygand est le fils de Charlotte et de Maximilien, Paoli signale que « ce qui peut être pardonnable à un romancier des années 1930 l'est beaucoup moins aujourd'hui » (2003: 69).

Si, dans leurs récits, Lambotte, Isaure de Saint Pierre, Coudurier et Weber font prudemment allusion aux différentes rumeurs qui furent colportées et rappellent certaines des hypothèses émises sur une éventuelle grossesse de Charlotte ainsi que sur la filiation du général Weygand, soit pour les mettre sérieusement en doute soit pour les réfuter catégoriquement, en revanche Mourousy et Peyramaure s'en donnent à cœur joie pour réactiver la fable. Si, pour le premier, Weygand est sans conteste le fils de Maximilien et de Charlotte, Peyramaure, après avoir rappelé la réputation de « bourreau des cœurs » qui accompagnait Van der Smissen – dont l'appartement à Chapultepec « avoisinait celui de sa protégée » ! – ainsi que « leurs

---

19. N'affirme-t-il pas que Maximilien est lui-même, pour sa mère, « ce cher enfant né d'une faute agréable avec le duc de Reichstadt » (Goffin 1937: 157) ?



promenades au clair de lune, à la belle saison, seul à seule, sur le lac Chalco » (2011: 155-156), annonce la naissance d'un garçon, une nouvelle sur laquelle il revient à trois reprises, notamment au moment d'envisager les causes de l'état mental insolite de Carlotta !

Gageons qu'il ne sera pas le dernier...

## Références

- ARCQ, A. (2012). *La légion belge au Mexique (I). D'Audenarde à Mexico*. Fontaine-l'Évêque : Historic'One Eds.
- CASTELOT, A. (2002) (1977). *Maximilien et Charlotte du Mexique. La tragédie de l'ambition*. Paris : Club Le Grand Livre du Mois.
- CHANDET, H. (1945). *Charlotte et Maximilien*. Paris : Eds. des Quatre Vents.
- COUDURIER, B. (2009). *Un voyage avec Carlota, au cœur de la folie*. Paris : L'Harmattan.
- DALEMANS, R. (2013). *Les Belges et le Mexique. Cinq siècles d'aventures*. Mons : Eds. Couleur livres.
- DELAMARE, G. (1935). *L'Empire oublié, 1861 - L'aventure mexicaine - 1867*. Paris : Librairie Hachette.
- DESTERNES, S. et CHANDET, H. (1964). *Maximilien et Charlotte*. Paris : Librairie Académique Perrin.
- DUCHESNE, A. (1987). « La Légion belge au Mexique » dans *Charlotte et Maximilien. Les Belges au Mexique 1864-1867*. (Coord. D. Frankignoul). Woluwe-Saint-Lambert : Fondation Albert Marinus : 59-77.
- GAILLARD, Ph. (2013). *La légion belge au Mexique (II). De Mexico à Anvers*. Fontaine-l'Évêque : Historic'One Eds.
- GOFFIN, R. (1937). *L'épopée des Habsbourg. Charlotte, l'Impératrice fantôme*. Paris : Eds. de France.
- GRÈCE, M. (de) (1998). *L'impératrice des adieux*. Paris : Plon.
- KERCKVOORDE, M. (1981). *Charlotte, la passion et la fatalité*. Paris - Gembloux : Duculot (traduit du néerlandais par L. Wellekens et G. Allaer).
- LAMBOTTE, J. (1993). *Charlotte et Maximilien. L'Empire des archidupes*. Bruxelles : Eds. Labor / RTBF.
- LOISEAU, M. (1870). *Le Mexique et la légion belge 1864-1867*. Bruxelles : J de Coq.
- MOUROUSY, P. (2002). *Charlotte de Belgique. Impératrice du Mexique*. Monaco : Eds. du Rocher.

- MOYANO PAHISSA, A. (2011). *Los belgas de Carlota. La expedición belga al imperio de Maximiliano*. México : Pearson.
- PAOLI, D. (2003). *Maxime ou le Secret Weygand*. Bruxelles : Eds. Racine.
- PAOLI, D. (2008). *L'Impératrice Charlotte. « Le soleil noir de la mélancolie »*. Paris : Perrin.
- PEYRAMAURE, M. (2011). *Tempête sur le Mexique*. Paris : Calmann-Lévy.
- PRAVIEL, A. (1930). *La Vie tragique de l'Impératrice Charlotte*. Paris : Eds. de La Nouvelle Revue critique.
- RAMÍREZ DE ARELLANO, M. (1869). *Les dernières heures d'un empire*. Paris : A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie.
- REINACH FOUSSEMAGNE, H. (de) (1925). *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*. Paris : Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>.
- SAINT PIERRE, I. (de) (2009). *L'Impératrice aux chimères*. Paris : Albin Michel.
- SAINT-LAMBERT, P. (1966). *Charlotte, Impératrice du Mexique*. Verviers : Eds. Marabout.
- SCHRYNMAKERS, A. (de) (1882) : *Le Mexique. Histoire de l'établissement et de la chute de l'empire de Maximilien (d'après des documents officiels)*. Bruxelles : Decq et Duhent.
- VAN OFFEL, H. (1932). *La Passion mexicaine. Roman*. Paris : Eds des Portiques.
- WALTON, E. (1868). *Souvenirs d'un officier belge au Mexique 1864-1866*. Paris : Tanera Editeur.
- WEBER, P. (2002). « Charlotte. L'impératrice tragique » en *Dix princesses. Gloires, drames et bonheurs des princesses de Laeken*. Bruxelles : Eds. Racine : 9-26.
- WEBER, P. (2011). *Charlotte, Princesse de Belgique, archiduchesse d'Autriche et impératrice du Mexique. L'empire de la folie*. Paris : Express Roularta Eds.